

APRES-COUP

# Les enfants de la planète taire

C'était vendredi à « Apostrophes ». Françoise Dolto, qui a psychanalysé des enfants, parlait de son enfance. Elle a rappelé que « rien ne perturbe si on en parle ».



Quand on écoute une émission-télé, c'est qu'il y a une attention qui flotte, une brouille possible suivie, on l'espère toujours, d'une réconciliation lumineuse. Si c'est Françoise Dolto que l'on écoute, pressée par Bernard Pivot d'avouer ou plutôt de reconnaître qu'on ne peut pas avoir de vie familiale normale, de vie amoureuse réelle (sans soupçon) lorsqu'on exerce le métier de psychanalyste, on a tout en même temps, des choses terribles cousues dans des formulations toutes simples, volontairement stéréotypées parce que le stéréotype c'est aussi une manière de dire le déchirant et l'inouï.

Dolto à *Apostrophes*, ce soir-là, avant le ciné-club et la rediffusion du *Gaucher*, c'était le rappel jamais mauvais que l'on est toujours gauche pour dire des choses si directes et si saisissantes qu'il faut bien que l'inconscient existe et soit même structuré comme un langage, pour nous sortir de leurs effets dévastateurs. Dolto parle, elle parle vite, mêlant le bon sens à l'insensé : c'est ainsi qu'elle peut soutenir le vivant, dire en terminant l'émission, que « c'est fantastique un être humain », relançant par là la balle au-delà, vers cette Maison-Verte par exemple où des enfants et des parents peuvent trouver « à qui vraiment parler » sans avoir à justifier d'une raison sociale, professionnelle ou institutionnelle.

Et, tout de même, le génie (inconscient ?) de Pivot, c'est d'être là, bon vivant, bon vivant des lettres et à la lettre, sans faire barrage, sans prétendre qu'avec lui et ses apostrophes tout se dit et que tout s'est dit. Pivot, dans les lettres, permet de tourner la page et le bouton : vous en gardez, nécessairement, des souvenirs-écrans, des bribes d'images auxquelles collent encore des

bribes de phrases : ainsi ce soir-là : « Je me suis sentie déplacée de survivre », « un enfant de 8 mois peut mourir d'amour », « veuve de guerre à 7 ans et demi... », « si nous survivons c'est qu'il y a de quoi » – phrases cousues main par Françoise Dolto dans l'emporte-pièce du langage et qui, forcément, crevaient l'écran, passaient dans les foyers, passaient aussi dans des lieux sans foyer, des pièces vides où la télé est allumée pour rien, on ne sait pas et où, entendue ou non, une voix, la voix de Dolto parlait du « taire de notre être », de quelque chose comme ça qui se dit si mal et si peu, se voit mal aussi, mais se sait.

Voilà, ce n'était pas spectaculaire, mais Dolto parlait, comme elle pouvait, très avertie d'une certaine image trop large que l'on se fait d'elle depuis quelques années, et que ce soir-là elle a resserrée, tenue en plan rapproché, rassemblée dans son regard pour mieux donner corps et rythme à ce qu'elle nomme des « potentialités dynamiques », qu'elle cherchait à porter jusque dans « le mur de pesanteur de la chair », en témoignant sans emphase, presque dans un seul et même plan, que « rien ne perturbe si l'on en parle ».

La « mère hibou » veillait. Elle n'était pas là pour rassurer. Elle témoignait de ceci dont elle parle dans *Enfances*, ce livre où la naïveté ne fausse rien, où le ton est étrange puisqu'il étonne le souvenir lui-même et lui garde une « force naturelle irréfléchie » : « Je crois qu'il y a tout de même quelque chose d'étrange chez moi, que les

gens me reprochent sans le savoir, c'est qu'en effet c'est un peu aberrant, ce manque de méchanceté. » C'était, en effet, l'un des paradoxes de cet *Apostrophes* : que le manque de méchanceté puisse inquiéter.

Les photos d'Alecio de Andrade qui ouvrent la deuxième partie de ce livre (publié au Seuil) montrent lumineusement la liberté de pensée dont l'enfance est le regard que l'étonnement n'étonne pas.

Daniel DOBBELS